Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 45 (1907)

Heft: 36

Artikel: La fèmalla de Courtelhie

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204457

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (ser étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler, GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences. ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La harangue du sergent Bataillard.

M on ami François, qui commande une compagnie de carabiniers, m'a écrit, il y a huit jours :

Dimanche, entre Cheseaux et Noréaz (½ heure d'Yverdon) dans la matinée, nous aurons le culte militaire qui sera fait par le sergent Bataillard. Cela ne manquera pas de charme. Le *Conteur* pourrait y glaner quelque chose.

J'ai cru tout d'abord que mon facétieux ami se payait ma tête, comme on dit, car il n'ignore pas que les cultes et moi nous sommes brouillés depuis bien longtemps. Mais son petit mot à l'adresse du *Conteur* me toucha, et puis la perspective d'entendre le bon sergent Bataillard fit se dissiper mes dernières hésitations. Et voilà comment, le dimanche 1er septembre, je me trouvai dans un verger de Cheseaux-Noréaz, avec les sept cents carabiniers du 1er bataillon, devant une chaire drapée aux couleurs du canton de Vaud.

Mon ami François se trompait: le sergent Bataillard ne fit pas un culte; il fit mieux: il dit les beautés de la patrie suisse et vaudoise, le bonheur infini que nous avons de lui appartenir, l'ingratitude et la lâcheté dont nous ferions preuve en renonçant à la défendre, ingratitude à l'égard de la mémoire de nos ancêtres, lâcheté de soldats qui ont pour eux la justice et le bon droit et qui ne tenteraient pas même de sauver leurs femmes et leurs enfants.

Le sergent Bataillard prêchait à des convertis; mais sa harangue n'était pas inutile à notre époque où l'on entend des malheureux, des inconscients, se ficher ouvertement de notre beau pays, de notre liberté si vaillamment conquise par les héros de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald, de nos institutions démocratiques que nous envient tant de peuples dont les deniers servent pour une grosse part à entretenir des armées permanentes. Et puis, le sergent Bataillard, tout en exaltant les vertus patriotiques, parla avec tant d'élévation de tout ce qui élargit le cœur et l'esprit que ses frères d'armes ne reconnaissaient plus celui qui partageait des demi-litres avec eux, à la dernière Fête des vignerons, et qui les déridait par la jovialité de ses allures et par ses gais propos. « Tonnerre! » murmurait un caporal, à nos côtés. Dans sa bouche, cette exclamation avait quelque chose de plus élogieux encore que les poignées de main que d'autres auditeurs administrèrent à l'éloquent sergent, et il la lâchait de toute son âme, à toutes les périodes, et cela voulait dire aussi : « Qu'on essaie un peu de menacer la patrie, et l'on verra de quel bois nous nous chauffons! et que ceux qui parlent de planter sur un fumier le drapeau rouge à la croix blanche dé-

A la chaude parole de l'orateur, les civils se sentaient électrisés comme les carabiniers. Ceux-là mêmes qui, embrigadés dans le landsturm non armé, ignorent le maniement du sabre ou des armes à feu, se juraient de n'être

talent bien vite de chez nous, sinon!... Ton-

nerre! »

tout de même pas les derniers à foncer sur l'ennemi.

Le sergent Bataillard ne pouvait donc pas se faire illusion sur les sentiments de ses auditeurs. Si quelques-uns d'entre-eux, dans la vie civile, ont l'air de ne guère tenir à ce qui fait la grandeur de notre petit pays, soyez sûrs que, sitôt sur les rangs, ils se montrent soldats aussi disciplinés, aussi patriotes que leurs camarades. Je n'en veux pour preuve que le sergent de carabiniers que je trouvai, le même jour, en tenue de cuisine, devant une ferme de Cheseaux-Noréaz, et qui se lamentait de n'avoir pas entendu Bataillard. Ce sous-officier est un des hommes en vue du parti socialiste lausannois. Eh bien, je n'ai pas vu de militaire qui fût plus heureux que lui de prendre part aux manœuvres du Ier corps, et comme je faisais part de ma rencontre à l'un de ses chefs, il me dit que ce politicien d'extrême gauche était l'un des meilleurs sergents du bataillon.

Dans sa belle humeur, l'aimable cuisinier voulut me faire tâter de son pot-au-feu, mais le temps limité dont je disposais m'empêcha de m'accorder cette jouissance. Je tenais à voir encore la position, désormais fameuse, du Montélaz. Les chroniqueurs du rassemblement de troupes en ont décrit tout au long les travaux de défense, exécutés par le génie. C'est bien intéressant assurément pour les militaires; mais le Montélaz est plus remarquable encore par sa position, qui en fait un belvédère aussi merveilleux que le Signal de Sauvabelin ou que le Signal de Bougy. Et de quelle riche ceinture le parent les vergers de Pomy, de Cuarny et de Cheseaux-Noréaz!

Du haut de la colline on arrive en quelques minutes à Cuarny, village aux fermes cossues et aux monumentales « courtines ». Sur la terrasse d'un café, des promeneurs d'Yverdon, le mari, la femme et une jeune fille, dînaient de bon appétit, en commentant le discours du sergent Bataillard.

 As-tu entendu, disait madame, il a dit aussi leur fait à ceux qui ne croient à rien?

— Oué... oué, répondit le mari, que veux-tu que je te dise? le bon Dieu n'existe peut-être pas, mais ça fait tout de même du bien d'y croire. V. F.

Aux gens à marier.

Voici un amusant parallèle entre la Française et l'Allemande.

La Parisienne s'habille; l'Allemande se couvre.

L'Allemande marche; la Parisienne ondule. Les Allemandes sont belles ou laides; les Parisiennes sont toutes charmantes; il n'y en a pas de laides, il n'y en a pas de belles.

Le regard de l'Allemande est toujours franc et honnête. Quels délicieux abîmes que les yeux d'une Parisienne.

Avec l'Allemande, c'est oui ou non pour toujours. Avec la Parisienne, ce n'est jamais oui ni tout à fait non. L'Allemande attendra dix ans sous l'orme ; la Parisienne n'attendra pas dix minutes.

La Parisienne est surtout fière; l'Allemande est surtout bonne.

Il suffit à l'Allemande d'être admirée d'un seul, la Parisienne veut l'être de tous.

La Parisienne est une artiste; l'Allemande est une femme.

Conclusion: Il faut aimer en France et se marier en Allemagne.

La fèmalla de Courtelhie.

'ETAI on iâdzo pè Courtelhie, Onna vèva qu'avâi 'na felhie, Dzeintya et bin bouna façon Et dâi z'étiu dein sè gredon. Ma, tot parâi, ellia poûra drôla, Je l'ètâi tot lo dzo sein chôla A veindre tot plein de chètson Quand lâi avâi on refredon: Pas on dzouveno la dansîve Et, ma fâi, tot cein l'eingrindzîve, Câ l'arâi bin amâ verî Et eimbransi son boun'ami. Quand ie revegnâi d'onna fîta Sa mère, ein breinneint la tîta, Lâi desâi : — Cô t'a fé dansi ? Djedion, Fritz âo Alexis? La pernetta, tota motsetta, Pregnâi son motchâo de catsetta Et segottâve on boquenet: — Nion m'a menâïe âo cabaret, Que desâi adan la felietta, Su vegnâte tota soletta! Nion n'a coudhî mè reinmenâ! » Et adan, po la rabonnâ, La mère lâi fasâi : — Ma felhie, Te sâ, lè valet de Courtelhie Sant pas quemet clliau de Mâodon Que l'âmant tant lè damuzalle Retse, dzouvene et pu balle. Va dremi : demeindze que vint Te troverî on camelin.» Adan vaitcé, l'autra demeindze, La fèmalla que sè r'arreindze, Et que met sè pe biau gredon Po allà dansi pè Màodon, Et, ma fâi, vo djuro sti iâdzo Que revint avoué n'on vesâdzo Risoleint et bin benhirão Ah! sti coup, t'a z'u dâi grachâo!
Fâ la mére que sè pudzîve Et que l'étâi dza ein tsemise Po s'ein allà reduire ào lhì, T'i conteinta! Mè fâ plliézi!

— L'è veré! ie su bin dzoïâosa, Que dinse repond la grachâosa Ein l'eimpaougneint po l'eimbransi, Ié quasu risqua de dansî, Câ — peinsa-te vâi clli l'afferé, Pao-t'ître te vâo pas lo crère, — Ma l'ant prâ, tè lo dio tot net, Clliaque qu'ètâi dè coûte mè.

*

Ie vo lo dio, hommo, fèmalle, Dame, monsu et damuzalle, Que vo z'âi ti la frénézi Dâi tombola, dâi loteri; Quand l'è que sarâi lo terâdzo Fède assebin galé vesâdzo, Câ, soveint, voutron mimero Sarâi *dè coûte* lo gros lot.

MARC à Louis.

Un homme compétent. — Autour d'une table de café, on parle de l'unité monétaire.

Un consommateur assis à la table voisine intervient tout à coup dans la conversation.

— Pardon, messieurs, je crois pouvoir mieux qu'aucun de vous parler de l'unité monétaire.

— Et pourquoi? demandent, étonnés, tous les interpellés.

- Pourquoi? Parce que je n'ai qu'un sou dans ma poche.

Qui sait ? — Sur l'enseigne d'un cabaret situé vis-à-vis d'un cimetière, on lit :

Ici on est mieux qu'en face.

La vieille Suisse.

OUTE notre histoire suisse est imprégnée d'esprit religieux. Nos ancêtres se jetaient à genoux, avant les batailles, pour implorer l'aide du Tout-Puissant. On invoque la bénédiction divine au début des sessions de nos Chambres et de nos Grands Conseils. Nous aimons à chanter : « Devant Dieu seul, fléchissons les genoux!... » Or, il est des gens qui nous disent, aujourd'hui, que tout cela a vieilli, que tout cela n'a pas de sens, que le ciel est vide, que l'homme n'a point d'autre but que celui de bâtir un cadavre, que la destinée finale de l'humanité est de sombrer dans la nuit du néant... Ces idées, trop abondamment répandues et adoptées parce qu'elles sont commodes et parce qu'elles lâchent libre cours à nos instincts les plus vils, sont simplement des idées de mort et de décomposition sociale. Si l'homme doit pourrir en entier à six pieds sous terre, si le cimetière est le couronnement de la vie, si le néant répond seul à nos prières, à nos élans vers le bien, à nos intuitions les plus profondes, si les bourreaux et les victimes doivent dormir paisiblement, côte à côte, alors que reste-t-il? Rien. Il n'y a plus ni dévouement, ni devoir, ni responsabilité vrais, parce qu'il est vraiment stupide de se tourmenter dans cette vie, de travailler à poser un des chiffres de l'addition humaine, si l'on a aussi la certitude que le total de cette addition est égal à zéro.

BENJAMIN VALLOTTON.

(Extrait de l'allocution aux « Carabiniers vaudois », le 1er septembre 1907, à Cheseaux-Noréaz.)

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

20

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.) ¹

CHAPITRE XV

UN CONVOI FUNÈBRE (Suite)

In proie aux douleurs, comme aux plus funestes visions, le malheureux Gérard, entouré de spectres, poussoit des cris perçans et lugubres: il cherchoit à fuir la femme voilée..... il voit..... en d'autres instans, il se debattoit au fond du ravin de Cheires.

Tel fut le triomphe du vainqueur, qui ne guérit que pour perdre totaiement l'usage de sa raison.

Le sénailliré.

A commune de X., dans le Grand District, avait eu, il y a quelques années, la visite d'une commission gouvernementale pour une affaire dont nous avons perdu le souvenir. Les commissaires étaient un conseiller d'Etat, un chef de service et un secrétaire. Leurs travaux terminés, un municipal leur offrit démocratiquement trois verres au guillon. Il adressa la même invitation aux édiles d'une commune voisine, intéressée, elle aussi, à la venue des représentants de l'autorité cantonale, si bien qu'on fut plus d'une douzaine à l'hospitalière cave. Ayant bu le premier, selon l'usage, le maître de céans remplit une seconde fois le verre et le tendit au chef du Département, placé au milieu de la rangée des invités. Mais ce magistrat ne voulut pas déroger à la règle qui veut que le verre circule de droite à gauche, selon l'ordre des buveurs, et non d'après leur rang dans la hiérarchie des pouvoirs. Or, celui qui ouvrait la lignée des invités, à la droite du respectueux municipal, se trouvait être le syndic, brave homme affligé, entre parenthèse, d'un goître pendillant comme une sonnaille au cou d'une

Servir son collègue, qui était pour ainsi dire de la maison, avant que le conseiller d'Etat et les hauts fonctionnaires eussent eu leur tour, semblait au propriétaire de la cave une furieuse impolitesse. Il voulut au moins que le syndic du voisinage eût la préséance; mais ce dernier s'y refusa. Alors, passant au syndic de X. le verre plein depuis cinq minutes au moins, le municipal fit, avec un soupir:

- Eh bien, syndic, commencez!

— Jamais de la vie! que quelqu'un de plus... de plus... autorisé ouvre la tournée!

Sentant enfin que les compliments et les embarras n'avaient déjà que trop duré, le municipal mit presque de force le verre sous le nez de son syndic:

— Allons, allons! buvez, lui dit-il, vous savez bien qu'on chante :

> Le senailliré Van lé premiré.

V. F.

Consolachon. — Pierro-David qu'éta pro farceu reincontro on matin son vesin que plioravè à tsaudé larmé; l'ai dit:

— Qu'a-tou, François, que té triste?

— Eh, mon pourro Pierro-David, lo Bon Dieu m'a prâi ma fenna c'ta né.

Cependant les obsèques d'Othon se firent avec une pompe toute propre à prévenir jusqu'à l'idée d'une défaite déshonorante. Les coins du poële de velours noir, parsemé de croix de toile d'argent, et sur lequel on avoit brodé les armoiries de Grandson, étoient portés par huit Chevaliers, suivis de leurs pages. Messire Guillaume, frère du défunt, menoit le deuil: le jeune comte de Gruyère son neveu, et Montenach venoient après lui. Mielwil, portant la lance et l'écu de son maître, marchoit immédiate-ment après le cercueil, précédant deux autres écuyers. Ensuite le page Philippin de Champvent, menoit le superbe cheval tigre du bon chevalier, tout caparaçonné de deuil. Le fauconnier portant l'oisel sur le poing gauche, suivoit le page. Les aumoniers de Grandson, d'Aubonne, de Sainte-Croix et de Montagny, recitant des litanies et portant des cierges, accompagnoient le char funèbre, traîné par quatre chevaux blancs, caparaçonnes de drap noir. Les cinquante gentilshommes qui fermoient le cortège de Grandson, lorsqu'il parut dans la lice, suivoient à cheval, avec une foule d'autres seigneurs; et les vassaux du bon chevalier, fermoient la marche avec sa maison, laquelle se lamentoit fort, et menoit grand deuil.

C'est dans cet ordre que le convoi se rendit à Lausanne, où plus de trente ans auparavant, ainsi qu'on l'a déjà vu, Othon avoit choisi sa sépulture dans le chœur de la Cathédrale. Le Chapitre, ayant son doyen en tête, fut au-devant de la marche funè-

— Oh! ben, ma fé, l'avai rudo coradzo, car l'étâi ruda poueta.

Faux pas. — Nos campagnards ont coutume de dire d'une jeune fille qui a fait un faux pas: « L'a medzi dau trèfilie. »

Au drapeau!

Notre élite est sous les armes. A quelques exceptions près, tous nos soldats ont pris le fusil avec joie; joie légitime, joie saine, puisque dans notre heureux pays l'armée n'éveille pas l'idée de conquête et de carnage, mais seulement celle de la défense du sol sacré de la patrie.

Partout, les troupes ont été accueillies avec cordialité, avec enthousiasme même, au sein des populations qui devaient leur donner asile; de partout, sont accourus hommes, femmes, enfants, pour suivre leurs exercices et les applaudir.

Tout cela est un éloquent et réjouissant témoignage de la vitalité de notre patriotisme. Par le temps qui court, de telles manifestations ne sont pas inutiles.

En ce moment donc, il peut être intéressant de rappeler l'origine du drapeau qui flotte, emblème respecté, sur tous ces bataillons en marche.

>

L'empereur d'Allemagne, Rodolphe de Habsbourg, fit, à la fin du XIIIº siècle, de nombreuses guerres contre les princes qui essayaient de se détacher de son empire. A une de ces campagnes contre le prince palatin Othon IV de Bourgogne, l'empereur emmena un assez grand nombre de Schwytzois. Le duc se fortifia solidement dans Besançon et l'empereur assiéga la ville.

Les Schwytzois montaient la garde sur la montagne; la lune veillait sur leur bivouac. Ils attaquèrent le camp ennemi et le mirent en déroute.

Le lendemain, l'empereur les invita à un déjeuner servi sur la montagne. On fit grand honneur aux bons vins et aux mets offerts par le souverain.

A la fin du repas, le capitaine des Schwytzois offrit à l'empereur un livre de messe orné d'or, d'argent, de perles et de pierreries, qu'ils avaient trouvé sur l'autel du camp ennemi. Le souverain les remercia et demanda qu'on présentât la ban-

bre, jusqu'à la porte de la Mercerie: dès qu'on eût passé cette porte, toutes les cloches de Notre-Dame sonnèrent; et les chanoines entonnant les litanies d'usage, accompagnèrent le cercueil jusques dans le chœur, où il fut déposé sur un magnifique catafalque. Ensuite de quoi il fut célébré un service solennel pour le repos de l'àme du sire de Grandson, auquel tous les seigneurs, gentilshommes, parens, vassaux ou serviteurs qui avoient suivi les funérailles, assistèrent moult tristement. Le service achevé, on ouvrit le cercueil pour y déposer la lance et l'écu que Mielwil avoit porté au convoi; ainsi qu'une riche écharpe que Madame de Bourgogne avoit brodée et donnée à son chevalier après la bataille de Rosebecq.

Tels furent les honneurs funèbres qu'on rendit au fameux Grandson, lequel fut véritablement l'honneur du Pays-de-Vaud; car son pair n'eut oncques le dit pays. Fidèle à l'amitié qui les avoit unis pendant leur vie, le duc de Bourgogne fit ériger à son frère-d'armes, un tombeau magnifique pour le siècle. Ce monument fut long-tems précieux aux guerriers; long-temps les Chevaliers Vaudois vinrent y consacrer leurs épées; et de nos jours encore, il est vrai de dire:

Qu'un vieux respect, transmis jusqu'à nous d'âge en âge, Fait de ce monument un trophée au courage.

FIN

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.